

de pain, morte de faim à la porte d'un riche ! Je n'avais que six ans et je me le rappellerai jusqu'à mon dernier jour ; j'étais avec elle, couché sur son sein, enveloppé dans ses pauvres haillons ; ma voix se joignait à la sienne pour répéter à tous les passants : Ayez pitié de nous ! ayez pitié de nous !

Personne n'en eut pitié.

Cependant, un morceau de pain noir, peut-être destiné aux chiens, fut jeté par une des fenêtres de la maison en face de laquelle ma mère était couchée la tête appuyée sur une borne ; à la vue de cette grossière nourriture, elle se leva précipitamment, courut la ramasser, et son premier mouvement fut de céder à la faim. Depuis deux jours elle n'avait rien mangé ; mais m'entendant pleurer, elle me donna tout le morceau de pain, en me disant : Prends-le j'ai plus de force que toi.—Hélas ! non, elle n'avait plus de force ; le malheur, la misère, la faim, les avaient toutes épuisées ; le jour était passé, la nuit était venue, la neige tombait, le vent la soufflait sur nous ; pour me réchauffer, ma mère me pressait de plus en plus sur son cœur. En face de nous, nous voyions les fenêtres de la maison du riche toutes brillantes de lumières, nous entendions le son des instruments, nous voyions les femmes magnifiquement parées dansant avec leurs hautes coiffures et leurs plumes ondoyantes.... Le plus simple ornement de leurs somptueuses parures, une perle aurait pu sauver ma mère..... Mais rien, rien ne lui fut donné... et bientôt je sentis que je ne me réchauffais plus contre elle... que son sein était froid... non-seulement du froid de la neige, mais du froid de la mort !... Elle était morte de faim ! Et l'on voudrait que j'eusse des ménagements pour les riches du monde ! et l'on vou-